

Discours d'usage (2 juin 2007)

par Line Cros

Les dernières péripéties de la vie politique que nous venons de vivre ont montré que l'art oratoire n'était pas le domaine d'excellence des femmes et qu'elles avaient encore quelques progrès à faire... Aussi, si vous le permettez, je vais plutôt commencer par une confidence personnelle.

Lorsque M. Ravaille, président de l'Université du Temps libre, m'a demandé de faire le discours de clôture de notre année universitaire, ma première réaction a été un refus terrifié.

Mais si vous me voyez tout de même ici aujourd'hui, c'est, bien sûr, parce que notre président a de grandes qualités de persuasion, mais aussi à cause de deux idées qui se sont petit à petit imposées à moi.

La première, c'est que je devais faire cela pour ma ville. Moi, Frontignanaise, je ne pouvais me dérober alors que Frontignan a l'honneur d'être choisi pour cette cérémonie de clôture.

La seconde, c'est que l'occasion m'était donnée de parler devant un auditoire aussi vaste que cultivé d'un sujet qui me tient à cœur depuis toujours, qui a été un des pôles d'intérêt de ma vie : la langue française.

Aimer la langue française, ce n'est certes pas original. Les Français y sont très attachés, depuis les plus illustres comme Camus qui répondait à un journaliste : « *Oui, j'ai une patrie, la langue française* », jusqu'à tous ces courageux concurrents qui se pressent pour faire, depuis neuf ans déjà, la dictée de Frontignan, ou celle de Bernard Pivot. Ce dernier écrit d'ailleurs dans un article intitulé *Les Français fous de dictée* : « *En dépit des blessures que nous lui infligeons quotidiennement, le français, la langue française, reste à nos yeux un bien précieux, un patrimoine à défendre, un corps bien vivant dont nous n'avons jamais fini de nous étonner* »

Je ne vais donc pas vous dire que, moi aussi, j'aime la langue française. Ce que je voudrais faire avec vous aujourd'hui, c'est répondre à une question qui m'est souvent posée, moi, enseignante en linguistique : aimer le français, c'est bien, mais pourquoi étudier une langue que l'on connaît déjà, comme dit Cavanna, le Rital amoureux du français, à la fois par le « parler de la vie » et par le « parler des livres » ? Pourquoi un Français étudie-t-il le français ?

Les réponses sont très diverses. Dans un livre de Muriel Barbery, paru récemment, la jeune héroïne, répond à son professeur qui lui dit que « *ça sert à bien parler et à bien écrire* » : « *C'est totalement réducteur ! Moi je crois que la grammaire, c'est la voie d'accès à la beauté* » Le philosophe Alain y voit, lui, une stimulation de l'intelligence : « *Tous les moyens de l'esprit sont enfermés dans le langage. Et qui n'a point réfléchi sur le langage n'a point réfléchi du tout.* » Et je n'irai point jusqu'à affirmer avec Baudelaire que « *manier savamment une langue, c'est pratiquer une espèce de sorcellerie évocatoire* ». Mes réponses seront plus modestes et plus simples.

La première s'appuie sur l'histoire. A l'heure où on parle beaucoup de notre identité nationale, il est peut-être bon de rappeler que la langue française en est un élément fondamental. L'histoire de notre langue se confond avec celle de notre pays et le français s'est formé en même temps que la France.

Tout commence en 50 avant Jésus-Christ, quand les Romains envahissent la Gaule dont les habitants, qui parlent une langue celtique, s'assimilent en deux générations. Nos aïeux parlent

alors le bas latin, version simplifiée et parfois imagée du latin classique. Notre mot « tête », par exemple, ne vient pas du mot classique « caput », mais de « testa » qui, dans le langage des mercenaires romains, signifiait « petite cruche ». Nous disons bien une drôle de bouille, de tronche, pour eux, une tête, c'était une petite cruche.

Le 5^{ème} siècle est celui des invasions germaniques. Mais le conquérant s'assimile linguistiquement aux populations locales et on parle désormais le roman. Ce n'est pas une langue unique, mais un ensemble de dialectes parfois très différents les uns des autres. C'est que le système féodal immobilise les populations qui cultivent la terre, d'où une véritable fragmentation linguistique. Ce sont des facteurs socio-historiques qui provoquent la reconcentration. Les dialectes parlés par des populations fortes deviennent des langues, les autres des « patois ».

Et le français, me direz-vous ? Au départ, c'est le dialecte des Francs qui vivent en France, une région plutôt petite, et parlent le francique. Mais ils sont ambitieux, et petit à petit, en même temps que leur territoire s'étend, leur langue s'impose. Si l'acte de naissance du français est daté de 842, des Serments de Strasbourg, on considère cependant qu'il faudra attendre le X^{ème} siècle pour voir le français devenir une véritable langue autonome, parlée par le peuple, certes, le latin restant la langue des gens instruits et des savants, mais capable de produire des textes littéraires.

Le français dit « moderne » date, lui, du 16^{ème} siècle. Il doit beaucoup à l'intelligence politique de celui qui fut aussi un roi soucieux de moderniser son pays sur tous les plans, c'est-à-dire François I^{er}. Il comprend très vite qu'il n'y a pas de pays sans une langue nationale forte, et que l'imprimerie, invention récente, est un formidable instrument au service de cette langue. En 1529, il fonde deux institutions qui existent encore aujourd'hui, près de 5 siècles après : la première, c'est l'imprimerie nationale, la 2^{ème}, le collège de France, l'antisorbbonne, qui dispensera –et dispense encore- des cours en français, sans décerner de diplôme, juste pour mettre la culture à la portée de tous ceux qui le souhaitent. Dix ans plus tard, en 1539, il promulgue l'ordonnance de Villers-Cotterets qui fait du français la langue de la France et rend obligatoire son emploi dans tous les actes officiels. Et il protégera un groupe de 7 jeunes écrivains qui avaient choisi, un peu orgueilleusement peut-être, de s'appeler La Pléiade, et qui publiera en 1549, sous la signature de du Bellay, la Défense et illustration de la langue française.

Le 17^{ème} siècle, c'est celui de Louis XIV, celui de la monarchie absolue. Et la langue française reflète ce nouvel état d'esprit. Jusque-là, elle était un espace de liberté, un instrument de communication, où la seule règle, même en orthographe, était de se faire comprendre. Louis XIII, d'abord, sous l'influence de Richelieu, mais surtout Louis XIV, vont s'aviser qu'elle est un formidable moyen de situer les gens sur l'échelle sociale, qu'il y a la langue des gens « bien » dont la grammaire « *sait régenter jusqu'aux rois* », et celle des petites gens, comme la Martine des Femmes Savantes, insensible à « *l'impropriété d'un mot sauvage et bas / Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas* ». Ce n'est pas un hasard si monsieur Jourdain, le bourgeois qui veut devenir gentilhomme, demande à apprendre l'orthographe plutôt que la philosophie. Mais qui va la définir, cette langue qui va permettre de distinguer, comme le dit la préface du 1^{er} dictionnaire de l'Académie « *les gens instruits des ignorants et des femmes* » ? Eh bien justement, l'Académie française, fondée en 1635, qui fera autorité en matière de syntaxe, de lexique, et se mettra majestueusement à la tâche d'élaborer un dictionnaire qu'elle ne publiera qu'en 1692 !

Mais, me direz-vous, la Révolution, qui a su abolir la monarchie, les privilèges et bien d'autres choses encore, a certainement rétabli, en matière de langage, l'égalité républicaine ! Pas du tout ! il n'y a pas plus conservateur que ces révolutionnaires qui considèrent la langue française comme le patrimoine de la nation, et réprouvent toute entorse à sa stricte orthodoxie. C'est eux qui ont inventé « l'amende orthographique », punissant toutes les fautes qui, sur les enseignes, affiches et autres étiquettes, offensent le regard de ceux qui les lisent...Pratique fort utile en matière financière, et qui sera reprise plusieurs fois au cours du XIX^{ème} siècle.

La 3^{ème} république ne sera pas plus révolutionnaire que les précédentes. Jules Ferry, va mettre en place, dans l'école laïque, gratuite et obligatoire, un enseignement de la langue très rigoureux, reposant sur les deux piliers que sont la lecture à haute voix et la dictée, confiant par là même aux « hussards noirs de la république » la mission de ravalier définitivement les langues régionales au rang de patois, parlés par les anciens et ignorés des jeunes qui en ont parfois même honte.

Le français sera également la langue de l'empire colonial, et le restera dans beaucoup de pays, en particulier en Afrique, après la décolonisation.

Et de nos jours ? les Français continuent à lier leur langue à leur identité nationale, ce qui provoque parfois de petites « guerres civiles », comme celle qui en 1991 les jeta, non dans la guerre du Golfe, mais dans celle de la réforme de l'orthographe. Ah ! la bataille de « nénuphar », opposant farouchement les partisans d'un « ph » non étymologique –nénuphar est d'origine arabe- et ceux qui souhaitaient le voir remplacé par un « f » ! Il y eut aussi la croisade, ministre de la culture en tête, contre l'envahisseur anglo-américain, accusé de s'attaquer au patrimoine linguistique de la nation. Et pourtant...

C'est la deuxième raison que je voudrais donner à ceux qui pensent qu'un français n'a pas besoin d'étudier le français. La première était d'ordre historique, celle-ci sera d'ordre géographique. Si, comme le dit Aragon, la géographie ouvre la France « *comme une paume aux souffles de la mer / pour que l'oiseau du large y vienne et s'y confie* », savez-vous combien de mots sont arrivés sur les ailes de ces oiseaux, parfois de très loin, et notre langue les a fait siens, à tel point que nous avons même oublié qu'au départ ils n'étaient ni français, ni latins. Etudier l'origine de ces mots qui ont parfois beaucoup voyagé et que notre langue a accueillis, adoptés, assimilés, c'est intéressant, certes, mais c'est aussi une extraordinaire leçon de tolérance. J'aurais pu vous en citer des centaines, mais il m'a bien fallu faire un choix. Je me suis alors aperçue que les deux domaines où l'on trouvait le plus de ces mots immigrés étaient d'une part, celui de la guerre – quand il s'agit de trucider son prochain tous les apports étrangers sont les bienvenus- d'autre part celui de la nourriture. Alors je vais vous faire voyager –en vous mettant l'eau à la bouche...

Pas très loin de chez nous, nos cousins italiens nous ont envoyé entre autres la biscotte, le vermicelle, la gélatine, le céleri et les agrumes. Vous voulez plus roboratif ? C'est d'Allemagne que nous vient la choucroute, bel exemple de fausse étymologie, puisque que ce mot vient de « sauer kraut » qui signifie herbe (kraut) aigre (sauer) et que c'est bien à tort que le français l'a rattaché à la famille de « chou ». Nous devons au néerlandais le cabillaud, le maquereau, le crabe, la bière, le houblon – et, plus inattendu, le pamplemousse qui se traduit par « citron épais ». Un peu plus loin, le polonais nous a donné la vodka qui signifie dans cette langue « petite eau », ce qui paraît peu conforme à la réalité de la chose... Le caviar, le yaourt, sont turcs, comme la bergamote, étymologiquement la poire du seigneur. Le kaki et le soja sont japonais et le thé est chinois. Nous devons à l'arabe l'alcool, le sirop et le sorbet, mais l'arabe a été aussi utilisé par beaucoup de mots voyageurs : le riz est un mot hindi passé par l'arabe avant de devenir français, le sucre après l'arabe, est passé par l'italien, l'artichaut par l'espagnol, mais c'est l'orange qui a fait le plus grand voyage : au départ, c'est un mot sanskrit, puis arabe, puis provençal, puis français.

Car les mots sont de grands voyageurs. La pistache, par exemple : mot persan, puis grec, puis latin, puis italien finit par arriver chez nous au 16^{ème} siècle. La cacahuète, le cacao, la tomate, viennent du nahuatl, langue des aztèques, en passant par l'espagnol. Le maïs, la papaye, la patate de l'arawak par l'espagnol. L'ananas, le manioc, le tapioca du tupi-guarani, langue du Brésil par le portugais. Et, comment, à Frontignan, ne pas évoquer le parcours du mot « muscat », qui a son origine dans le sanskrit « misk », devenu « mesk » en arabe, muscus

en bas latin (ce mot a d'ailleurs donné musc) puis muscat signifiant musqué en provençal, mot qui lui-même a donné à la fois notre muscat et le muscadet.

Et l'anglais, me direz-vous ? Oh, là c'est une longue histoire d'amour, avec comme toujours dans ce cas, des moments où on se déteste... C'est aussi une sorte de partie de ping-pong par-dessus la Manche, avec des mots français, devenus anglais, redevenus français, une partie de tennis devrais-je plutôt dire, puisque ce mot tire son origine de « tenez », impératif qui se prononçait « tenetz » et que les joueurs de paume utilisaient pour prévenir qu'ils allaient lancer la balle. Le mot est devenu « tennis » outre-Manche avant de nous revenir et d'être francisé, du moins dans sa prononciation, en « tennis ». Dans ces échanges, c'est notre langue qui a d'abord eu l'avantage : au milieu du XX^{ème} siècle, on comptait plus de 5000 mots passés du français à l'anglais, pour « seulement » 3000 qui avaient fait le trajet dans l'autre sens.

Depuis, la tendance s'est largement inversée, suivant le principe que, chaque fois qu'une langue importe un nouveau concept, elle importe ce que Ferdinand de Saussure appelle le signifiant en même temps que le signifié, le mot en même temps que la chose. Et la France importe beaucoup, dans les domaines technologique, scientifique, médiatique entre autres.

Alors ? Faut-il déclarer la guerre à ces mots américains, d'ailleurs, plutôt qu'anglais ? Je crains que ce ne soit une bataille perdue d'avance car dans les faits linguistiques, on ne décrète pas, on n'impose pas, on ne rejette pas. Laissons faire notre langue ! Comme par le passé, elle est parfaitement capable de choisir les mots dont elle a besoin, soit parce qu'ils sont plus faciles à prononcer que leur équivalent français (comparez « week-end » avec « fin de semaine ») soit parce qu'ils sont intraduisibles (« bridge » veut dire « pont », mais qui oserait participer à un tournoi de pont, et imaginez ce que donnerait le remplacement du mot « people », si utilisé dans les médias, par « peuple »)

Notre langue est aussi capable de rejeter un mot qui ne lui convient pas, comme ce fut le cas au milieu du XX^{ème} siècle quand nous arriva des Etats-Unis le « computer », étymologiquement « machine à compter ». Mais ses deux premières syllabes, le rendaient inacceptable en français, et c'est à l'Académie française, dûment sollicitée, que nous devons d'avoir non pas des ordinateurs, mais des ordinateurs.

De toute façon les mots immigrés seront francisés, non plus à l'écrit, comme autrefois, quand « riding-coat » est devenu redingote, mais à l'oral comme « show biz » ou justement « people », et ils viendront, eux aussi, enrichir notre langue. Quand je vous disais qu'étudier la linguistique, c'est apprendre la tolérance !

Mais il y a une troisième raison, peut-être la plus profonde. C'est Claude Roy qui le dit : « *Il faut se fier aux mots. Ils en savent plus que nous sur les choses. Ils en savent plus que nous sur nous.* » Je ne suis pas sûre qu'ils sachent, mais ce qui est certain, c'est qu'ils disent souvent plus que ce que nous voulons, peut-être même plus que ce dont nous avons conscience et que l'étude de la langue fournit souvent une très utile grille de lecture.

Un exemple très local et très concret. Sur un des murs du centre culturel François Villon, par-dessus une peinture aux dimensions imposantes, on peut lire la phrase suivante : « *Croyez-vous que l'asservissement est une valeur sûre pour l'avenir ?* » Bien entendu, ce n'est pas « est » qu'on attend, c'est « soit », après le verbe interrogatif « croyez-vous ». Et cette « faute » est très révélatrice de ce que pense réellement l'auteur de la phrase. S'il n'a pas employé un subjonctif, mode du doute, c'est que pour lui, le doute n'existe pas, pour lui c'est une certitude, l'asservissement n'est pas une valeur sûre pour l'avenir. Sa question n'est pas une vraie question, c'est une question rhétorique, une façon de manipuler le lecteur en lui donnant l'illusion d'être interrogé, alors qu'en fait on énonce quelque chose présenté comme indiscutable.

Cela vaut aussi pour des formules employées par tout un chacun, parfois machinalement, et qui pourtant sont de vrais révélateurs de société, tant il est vrai que, comme le dit Levi-Strauss, « *qui dit homme dit langage, et qui dit langage dit société* ».

Par exemple, il n'y a guère, on vous demandait en vous croisant dans la rue : « Comment allez-vous ? » ou, plus familièrement « Comment ça va ? » Ce à quoi vous aviez la possibilité de répondre de façon très variée et très nuancée, puisqu'il s'agissait de ce qu'on appelle une question ouverte. Maintenant, la formule a changé et vous avez peut-être remarqué qu'on vous demande désormais « Vous allez bien ? » ou « Ça va ? » ce qui ne vous laisse plus que deux possibilités de réponse : « oui » ou « non » puisqu'il s'agit d'une question fermée. Et comme la probabilité que vous répondiez « non » est extrêmement faible, la réponse sera forcément un « oui » que votre interlocuteur n'écouterait peut-être même pas, prouvant par là qu'on est passé d'une véritable situation de communication à ce qu'on appelle la fonction phatique du langage, c'est-à-dire à un simple contact dépourvu de signification.

Très révélateur aussi de l'évolution de notre société, cet autre fait de langage. Il y a quelques années, quelqu'un qui rencontrait des difficultés avait, disait-il, des « problèmes ». Johnny Halliday le chantait même « J'ai un problème ». Cela appelait donc la recherche d'une solution, ce qui impliquait la mise en œuvre d'un processus de réflexion, d'un travail intellectuel. Désormais, on n'a plus un problème, on a un « souci ». C'est-à-dire qu'on a quitté le plan intellectuel pour le plan émotionnel, et que la réponse ne saurait être que compassionnelle. On vous plaindra, ce sera la seule réponse que vous obtiendrez. Société de l'émotion plus que de la réflexion...

Et je vais terminer comme j'ai commencé, par une confidence personnelle. L'été dernier, je poussais mon chariot dans un magasin à grande surface de notre ville lorsque, croisant deux messieurs non pas d'un certain âge, mais d'un âge certain (ah ! la place de l'adjectif qualificatif en français !) j'ai entendu l'un d'eux dire d'un ton très triste : « Tous ceux qu'on aime sont partis » Ce qui m'a littéralement clouée sur place, ce n'est pas la litote, dire « partir » pour « mourir », c'est assez banal, c'est l'emploi du présent « ceux qu'on aime ». Le présent, c'est ce qui est vrai au moment où on parle. Pour ces messieurs, leurs amis étaient morts, mais l'affection qu'ils leur portaient, elle, était bien présente et apparemment pas près de disparaître... Alors, me suis-je dit, la mort n'est pas la fin de tout, il y a plus fort que la mort, même « passé sur l'autre rive » (autre litote) on a encore un présent dans le cœur de ceux qui vous aiment ! Eh bien, croyez-moi, ne serait-ce que pour cela, étudier la linguistique, cela en vaut la peine !